

Un ultime coup de sabre *Tabou*. Nagisa Oshima

Gilles Marsolais

Numéro 103-104, automne 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23801ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Marsolais, G. (2000). Compte rendu de [Un ultime coup de sabre / *Tabou*. Nagisa Oshima]. *24 images*, (103-104), 58–58.

UN ULTIME COUP DE SABRE

PAR GILLES MARSOLAIS

TABOU ■ Nagisa Oshima

Nagisa Oshima s'était fait discret au cinéma depuis l'échec de *Max mon amour* (France, 1986), lui préférant la télévision, et il est sorti physiquement diminué d'une grave attaque cérébrale subie en 1996. On attendait donc *Tabou* avec une certaine appréhension. À l'étonnement général, il prend le taureau par les cornes et il y aborde sans détour la question de l'homosexualité dans la mouvance du shogounat, institution mythique par excellence du Japon. Oshima a écrit le scénario en s'inspirant de nouvelles tirées des *Chroniques du Shinsengumi* de Ryotaro Shiba, un écrivain contemporain qui met son imagination au service de l'histoire, dont l'époque Meiji et ses personnages de la Restauration impériale¹.

À Kyoto, au printemps 1865, lorsque Sozaburo Kano, un jeune homme à la beauté troublante, intègre la milice en même temps qu'une autre recrue, Hyozo Tashiro, qui s'éprend aussitôt de lui, les comportements et les rapports de force à l'intérieur de cette milice du Shinsengumi, au temple Nishi-Honganji, et jusqu'à ses plus hautes instances en seront bouleversés à jamais... Mais ce film est plus qu'une simple histoire de pédérastes qui serait située à une autre époque, dans un cadre exotique. L'action se déroule donc au sein d'une milice chargée de protéger le shogoun (chef militaire), et l'histoire est racontée de l'intérieur même de ce courant marginal qui s'oppose à l'autorité de l'Empereur, avant que ce dernier ne réussisse à rétablir la monarchie absolue peu de temps après, dans le contexte de l'ouverture du Japon à l'étranger.

Or, selon ce qu'en dit Oshima, en plus d'être les derniers de leur lignée, ces hommes n'étaient pas d'authentiques samourais, mais une incarnation dévoyée du shogounat, un clan de rang inférieur dont la force brute était la seule raison d'être et qui pensait, d'une façon dépassée, «changer le cours de



Un shogounat en déroute stigmatisant la fin d'une époque et d'une certaine conception du Japon.

l'Histoire par la force du sabre». Conséquentement, l'arrivée de Kano, décrit par l'écrivain comme un bel androgyne «au charme envoûtant, avec des yeux en amande, une peau blanche et des lèvres très bien dessinées», ne peut que foutre la pagaïlle au sein de ce milieu exclusivement masculin, de cette meute à l'affût de la moindre faiblesse: dès lors que le soupçon s'installe, on ouvre une boîte de Pandore...

Aux yeux d'Oshima, le fait d'avoir choisi pour son film un clan spécifiquement homosexuel ne change rien à la question de l'homosexualité latente (ou réelle) qui constituait un aspect fondamental du monde des samourais. Cela reste à prouver, car même si le film aborde bien la question du désir, de sa circulation, ce choix, dont résulte un sentiment d'incomplétude, l'empêche d'explorer à fond les modalités complexes de cette homosexualité latente, refoulée ou sublimée — canalisée vers l'Autorité (comme elle le sera plus tard vers l'Empereur par l'armée) — et de l'interdit qu'elle représente (théoriquement) pour un authentique samourai.

Quoi qu'il en soit, à l'origine de ce dérèglement se trouve le capitaine Toshizo Hijikata, soupçonneux jusqu'à la jalousie, dont l'attitude tourmentée est brillamment rendue par Takeshi Kitano, qui avait révélé la mesure de son talent à travers un personnage tout aussi ambigu dans *Furyo*.

L'essentiel de la signification du film passe par son personnage, puisqu'il est celui dans le visage duquel se lit véritablement l'intensité de ce désir et le pressentiment d'une double mort annoncée par la beauté de Kano: celle de l'homme, de l'amant sexué, et celle du samourai, de son destin symbolisé dans la séquence finale du cerisier en fleurs abattu d'un ultime coup de sabre.

Structuré à l'image de ce coup de sabre dont l'interprétation symbolique est confirmée par Nagisa Oshima, et soumis au rythme d'une gestuelle excessive, le film d'une beauté glaciale est tout entier axé sur le déferlement d'une passion dévastatrice liée à l'instinct de mort, baroud d'honneur d'un shogounat en déroute rejetant la figure de l'Autorité, stigmatisant la fin d'une époque et d'une certaine conception du Japon qui s'apprêtait à entrer dans l'histoire contemporaine. ■

1. Les citations et certaines données factuelles s'inspirent du dossier de presse contenant un court entretien avec Nagisa Oshima réalisé par Max Tessier pour la revue *Positif*.

TABOU

Japon 1999. Ré. et scé.: Nagisa Oshima. Ph.: Toyomichi Kurita. Mont.: Tomoyo Oshima. Mus.: Ryuichi Sakamoto. Int.: «Beat» (Kitano) Takeshi, Ryuhei Matsuda, Shinji Takeda, Tadanobu Asano, Yoichi Sai. 100 minutes. Couleur.